

yeux vers le Crucifix qui ornait l'appartement ; ce regard avait une touchante et sublime éloquence. Il contient tout le secret de l'héroïque résignation de ces hommes et nous aide à comprendre un sacrifice dont notre lâche sensualité s'épouvante.

Nous visitâmes ainsi successivement le tailleur, le cordonnier, le sellier, le tonnelier, le menuisier et le maréchal-ferrant, un frère taillé en Hercule, qui faisait trembler le sol chaque fois que son lourd marteau retombait sur l'enclume.

Nous pénétrâmes ensuite dans une salle spacieuse où plus de cinquante enfants reçoivent journellement l'instruction gratuite. Qui pourrait évaluer le bien immense produit, depuis tant d'années qu'elle existe, par cette institution qui rappelle les écoles monastiques du moyen-âge ? Ce n'est pas seulement une œuvre d'enseignement, de culture intellectuelle et morale, c'est encore une œuvre de charité : la plupart de ces enfants sont nourris à l'Abbaye et lorsque, le soir, ils retournent dans leurs pauvres chaumières, Dieu a pourvu à tous leurs besoins : ils ont reçu à la fois le pain de l'intelligence et celui de la vie corporelle. D'ailleurs les parents eux-mêmes peuvent en tout temps se présenter au monastère qui leur ouvre toujours ses portes. La Trappe est donc une véritable providence pour les habitants de ce pays déshérité.

De l'école nous nous rendîmes à l'imprimerie, installée dans un vaste appartement et montée sur un pied très-respectable. Elle chômait ce jour-là, mais l'atelier voisin était en pleine activité. Plusieurs religieux s'y occupaient à couler des caractères typographiques ; cette fabrication est très-curieuse, on y travaillait avec beaucoup d'ardeur, car il ne s'agissait de rien moins que de remonter entièrement l'imprimerie en caractères neufs.

Nous passâmes ensuite en revue la pharmacie, l'atelier de préparation des couleurs et enfin le laboratoire de chimie.

Toutes ces industries si variées ont chacune leur emplacement spécial, parfaitement approprié et aménagé, pourvu d'un outillage complet ; elles sont dirigées chacune par un homme du métier et entretenues avec ce soin méticuleux qui ne se rencontre que dans les monastères.

L'ensemble des ateliers de la Trappe figure une sorte d'exposition permanente où sont groupés tous les arts indispensables à l'entretien de la vie. Cette visite offre donc le plus vif intérêt. Soumis aux lois saintes de l'obéissance, chaque religieux consacre au service de la Communauté son art particulier, son talent spécial, et de la convergence de toutes ces aptitudes privées résulte un bien-être dont tous jouissent dans une proportion égale. La sentence divine qui condamne l'homme au travail, et qui pèse si lourdement sur l'humanité prévaricatrice, n'existe aucun murmure dans la pieuse enceinte de la Trappe. Le labeur quotidien de ces bons religieux, quoique rude et pénible de sa nature, ne leur est nullement à charge. Ils ont pour soutenir leur courage un stimulant plus noble que l'amour du lucre, qui seul soutient les forces défaillantes de l'ouvrier sans foi. Leurs fatigues, sanctifiées par l'intention, sont un hommage libre d'obéissance, un holocauste perpétuel d'expiation

volontaire qu'ils offrent à Dieu. C'est le travail chrétien dans sa signification la plus haute et dans son expression la plus parfaite.

(A continuer.)

GALERIE NATIONALE.

MONSIEUR DE LAVAL.

Il s'en vient commander les combats du Brigneur
Dans les vastes forêts où domine la France.

D. CHAMBERLAIN.

Le 7 Juin 1659 fut un grand jour pour le Canada. Sur le rivage que surplombe la fière citadelle de Québec, régnait une animation inusitée ; une affluence joyeuse, attirée par un événement extraordinaire, couvrait de ses flots pressés toute cette partie de la cité de Champlain que baignent les eaux du grand fleuve. Au milieu de cette foule bariolée de mille couleurs diverses, on distinguait des gentilshommes couverts de brillantes armures, des soldats dont les armes étincelaient aux feux du jour, et de distance en distance, mêlés parmi les groupes des colons, apparaissaient des chefs Indiens en costume de guerre dont les longs plumets ondulaient au gré de la brise. Un navire pavoié de guirlandes multicolores, était mouillé au large. A son mât d'artimon flottait l'étendard fleurdelisé, les voiles étaient soigneusement enroulées sur les vergues, et le superbe bâtiment se balançait sur ses ancres avec l'orgueilleuse prestance d'un coursier arrivé vainqueur au terme de la carrière. Bientôt une chaloupe se détacha des flancs du navire et, dirigée par une main habile, elle vint rapidement s'échouer sur le sable du rivage. Un immense cri d'enthousiasme, expression puissante de l'allégresse de tout un peuple, s'éleva alors, répercuté au loin par les échos du fleuve. La Nouvelle-France venait de recevoir son premier Evêque. Sa Grandeur Mgr. de Laval mettait le pied sur le sol canadien.

Le Gouverneur d'Argenson, entouré de ses officiers et de la garnison toute entière, accueillit avec les plus grandes démonstrations de respect le vaillant athlète dont la parole, douce comme une voix du ciel, mais puissante comme un glaive, devait l'aider dans la conquête de l'infidèle. Subjugué par l'éclat de cette majesté seraine, le Huron ne put détacher son regard de l'homme de Dieu ; le clergé, décimé par les souffrances et par le tomahawk du féroce Iroquois, tomba à genoux en versant des larmes de joie ; une douce consolation inondait le cœur de ces prêtres, lorsque leur front incliné reçut la bénédiction du Prince de l'Eglise. Le peuple tout entier, témoin de cette grande scène, acclamait avec enthousiasme le Pasteur que Dieu envoyait au Canada. Une ère nouvelle s'ouvrait pour notre patrie naissante, l'avenir de la colonie, jusque là si sombre, s'éclairait des rayons enchanteurs de l'espérance.

François de Laval, issu de l'illustre maison de Laval-Montmorency, naquit dans le diocèse de Chartres le 30 Avril 1623. Après avoir reçu une éducation distinguée au Collège Laflèche, dirigé par les RR. PP. Jésuites, il reconnut que Dieu l'appelait à lui. Prêtre